

The Secret World of Odilon Redon

(French Text edited from Redon's *A Soi-Même*)

J'ai fait un art selon moi. Je l'ai fait avec les yeux ouverts sur les merveilles du monde visible, et avec le souci constant d'obéir aux lois du naturel et de la vie.

Ce ne sont pas ici des souvenirs que je donne, mais des avis sur moi, des aveux, des témoignages, à seule fin si possible de faire indirectement jour sur mon art.

Je fus porté en nourrice à la campagne, dans un lieu qui eut sur mon enfance et ma jeunesse, et même sur ma vie, hélas !, beaucoup d'influence.

Mon père était possesseur d'un ancien domaine entouré de vignes et de terres incultes, avec de grands arbres, des bruyères tout près du château.

Lorsque j'étais enfant, on ne voyait au-delà du seuil que des terrains vagues et des restes de larges allées, routes abandonnées, à demi sauvages, qu'on réservait autrefois pour le service de tout domaine.

Je me vois alors triste et faible. Je me vois regardeur prenant plaisir au silence. Enfant, je recherchais les ombres.

J'ai été amené à l'isolement où je suis par l'impossibilité absolue de faire autrement l'art que j'ai toujours fait. Je ne comprends rien à ce que l'on appelle des « concessions ». On ne fait pas l'art qu'on veut.

Ils sont certaines choses de cœur qu'il faut subir et commenter dans le silence ; et certes n'a-t-il pas ses raisons mystérieuses et son empire qui trouble les plus beaux jours ?

Je me souviens d'avoir pris des joies profondes et singulières à me cacher sous les grands rideaux, aux coins sombres de la maison, dans la pièce de mes jeux.

Mon père me disait souvent : « Vois ces nuages, y discernes-tu, comme moi, des formes changeantes ? » et il me montrait alors, dans le ciel muable, des apparitions d'êtres bizarres, chimériques et merveilleux.

Je dois à mon pays ces visages tristes que vous savez, et que j'ai dessinés parce que je les ai vus et parce que mes yeux d'enfant les avaient conservés aux résonnances intimes de mon âme.

J'ai connu la subite influence qu'exerçaient sur moi divers lieux, pour affirmer ici avec certitude et assurance combien il nous faut compter avec le monde invisible, mouvant et palpant, qui nous entoure. Tels essais tentés hors de ces influences sont infructueux.

Mes premières lithographies, parues en 1879, étaient, pour la plupart, des répliques ou variantes de dessins que j'avais faits bien avant pour moi seul, en plein isolement de la campagne.

C'est la nature aussi qui nous prescrit d'obéir aux dons qu'elle nous a donnés. Les miens m'ont induit au rêve ; j'ai subi les tourments de l'imagination et les surprises qu'elle me donnait sous le crayon.

Toute mon originalité consiste donc à faire vivre humainement des êtres invraisemblables selon les lois de vraisemblable, en mettant, autant que possible, la logique du visible au service de l'invisible.

Sur le même cahier où je recueille les propos de mon vieil ami Bresdin, je trouve ces lignes écrites d'une écriture malade, et que je vous donne comme les prémisses de mes noirs, de mes ombres – et que je n'écrirais plus aujourd'hui non plus : « J'ai passé par les allées froides et silencieuses du cimetière et près des tombes désertes. Et j'ai connu le calme d'esprit. La mort, là, maîtresse et toujours souveraine à jamais ; divin refuge, heureuse fin du mal de vie. O mort, que tu es large. Dans le calme que ta pensée me donne, que de force contre le souci ! »

Mais le temps – le temps où nous déroulons sans cesse nos accomplissements – m'a donné, comme à tout être humain, lumière plus vive. Et ces premiers ennuis, ressentis bien au-delà de ma jeunesse même, ont dû se dissiper dans un accord plus juste entre mes forces et les désirs. En m'objectivant sans cesse, j'ai su depuis, avec les yeux ouverts plus grandement sur toutes choses, que la vie que nous déployons peut révéler aussi de la joie.

Si l'art d'un artiste est le chant de sa vie, mélodie grave ou triste, j'ai dû donner la note gaie dans la couleur.

Peindre, c'est user d'un sens spécial, d'un sens inné, pour constituer une belle substance. C'est ainsi que la nature crée du diamant, de l'or, du saphir, de l'agate, du métal précieux, de la soie, de la chair ; c'est un don de sensualité délicate qui peut avec un peu de matière liquide la plus simple, reconstituer ou amplifier la vie, en empreindre une surface d'où émergera une présence humaine, l'irradiation suprême de l'esprit.

Toutes les erreurs de la critique commises à mon égard, à mes débuts, furent qu'elle ne vit pas qu'il ne fallait rien définir, rien comprendre, rien limiter, rien préciser, parce que tout ce qui est sincèrement et docilement nouveau - comme le beau d'ailleurs - porte sa signification en soi-même.

Comment faisait-on pour cultiver son esprit quand il n'y avait pas de livres ? On regardait l'univers et la terre, et dans la lecture qu'on faisait de cet ouvrage l'homme formait le chapitre le plus émouvant : on se regardait vivre, on voyait l'homme comme maintenant au centre d'un infini, dont le mystère était ni plus ni moins impénétrable.

Le peintre qui a trouvé sa technique ne m'intéresse pas. Il n'a pas le tourment sacré dont la source est dans l'inconscient et l'inconnu, il n'attend rien de ce que sera. J'aime ce qui ne fut jamais.

La mer est là, magnifique, imposante et superbe. Elle tient des propos étranges. Les voix d'un infini sont devant vous.

Peintres, allez donc voir la mer. Vous y verrez les merveilles de la couleur et de la lumière, le ciel étincelant. Vous sentirez la poésie des sables, de l'imperceptible nuance. Vous en reviendrez plus forts et remplis de grands accents.

Juger n'est pas comprendre. Tout comprendre, c'est tout aimer. Ce n'est pas la justice qui nous importe, c'est l'amour.

O mon âme d'autrefois, âme lointaine, tu m'es revenue ce soir dans les ombres. Amie nocturne qui revient, qui s'en va, et que je crois à jamais perdue, qu'est-ce qui te rappelle, et à ton heure ?

Il est dans ma pensée que tout artiste doit, aux termes derniers de sa carrière, faire une sorte d'examen de conscience où il révise et regarde s'il a conduit à bonne fin les dons naturels qu'il avait reçus. Je suis, après un demi-siècle à cette heure-là, et je vous prie de croire que douce et légère est la sérénité qui découle de cette connaissance de soi.

Je parle à ceux qui cèdent docilement, et sans le secours d'explications stériles, aux lois secrètes et mystérieuses de la sensibilité et du cœur. Que votre ami ne se cherche pas dans des formules, des doctrines ; qu'il travaille : l'oracle lui parlera, comme par surprise, à la minute où il aura le pinceau à la main.

On me demande mes certitudes – en art ! Un jeune et naïf Anglais me vint trouver une fois et me dire qu'il avait traversé la mer pour me voir et connaître de moi-même la genèse de mes travaux. Il était revenu fort déconcerté de son voyage, parce que je ne lui avais répondu que par un sourire.

Je crois avoir cédé docilement aux lois secrètes qui m'ont conduit à façonner tant bien que mal, comme j'ai pu et selon mon rêve, des choses où je me suis mis tout entier. Je crois bien que l'action qui en dérivera dans l'esprit du spectateur l'incitera à des fictions dont les significations seront grandes ou petites, selon sa sensibilité et selon son aptitude imaginative à tout agrandir ou rapetisser.

Le char d'Apollon – c'est le triomphe de la lumière sur les ténèbres. C'est la joie du grand jour opposée aux tristesses de la nuit et des ombres.

Je crois avoir fait un art expressif, suggestif, indéterminé. J'y ai mis une petite porte ouverte sur le mystère.

Si mon art n'a pas tout d'abord trouvé d'écho dans le public de ma génération rationaliste, où fut construit l'édifice aux voûtes un peu basses de l'impressionnisme, la génération présente le comprend mieux. La jeunesse d'ailleurs, de mentalité bien différente, touchée plus qu'autrefois en France par les ondes suprêmes de la musique, s'ouvre nécessairement aussi aux fictions et au rêve de la plastique idéaliste de cet art.